



## *Discours sur l'anarchisme*



## *insurrectionnaliste et la communisation*



*Éditions À l'abordage*





*Les éditions À l'abordage n'ont pour but que de participer à leur modeste niveau à la diffusion de la pensée subversive vis-à-vis de l'Ordre dominant, autant que vis-à-vis de celui dont rêvent tant de thuriféraires du pouvoir, de la morale, des Grands Idéaux et de la production. Ces éditions sont une modeste contribution à la guerre sociale en cours contre l'existant, dans une optique anarchiste et communisatrice. Elles sont une expression de plus dans une volonté d'étendre horizontalement la conflictualité sociale au travers de la réflexion théorique, historique, etc.. Et elle le fait avec d'autant plus de volonté qu'elle est à mille lieues du fétichisme de l'organisation permanente et de sa tendance à la sclérose.*

**Autres publications :**

- *L'autonomie et la liberté*  
*Mai 2013*
- *Qu'est-ce que la production ?*  
*Mai 2013*
- *Exploitation magis intensa*  
*Mai 2013*
- *Luttes des femmes dans les luttes actuelles*  
*Juin 2013*

**À retrouver sur le site des éditions :**

<https://editionsalabordage.noblogs.org/>

*« Le capitalisme n'est ainsi pas une chose abstraite qui plane au-dessus de nos têtes, ou n'est pas qu'un rapport social qui nous traverse et resterait donc inatteignable sans transformation générale. C'est aussi un ensemble de structures et d'humains qui se trouvent au coin de la rue, qui ont des noms et des adresses, et peuvent à ce titre subir notre critique. »* Extrait de l'article « Contre l'aéroport et son quoi ? », revue Subversions n°2, avril 2013

## **Discours sur l'anarchisme insurrectionaliste et la communisation**

Ce texte n'a pas été écrit dans le but de faire une XIème démonstration d'une prétendue inconséquence du courant anarchiste insurrectionaliste face à la raison, la cohérence ou la vision adéquate qui seraient les signes de tout autre attitude théorique et pratique, comme pourrait être celle du courant communiste *selon une certaine interprétation de celle-ci*. C'est même tout l'inverse. Ou tout du moins, il ne s'agit pas d'opposer ces deux théories et pratiques révolutionnaires, mais au contraire de tâcher de reconnaître en elles, malgré leurs différences, ce qui en fait des expressions typiques du cycle des luttes actuelles dans la conjoncture particulière des contradictions de la société du capital dans notre époque, *et à partir de la diversité et de la conjonction des subjectivités qui donnent à cette époque et aux individus qui l'habitent leurs particularités*. Il s'agit donc par là d'orienter la critique sur ce qui les rapproche plutôt que sur ce qui les oppose, même si dans un premier temps, il peut être intéressant de faire part de tensions apparues au sein même de l'insurrectionalisme ; c'est le but de la parution du premier texte en annexe paru le 28 février 2013 sur le site Indymedia Barcelone<sup>1</sup>. À ce titre, il peut être intéressant de faire remarquer que des actions qui se maintiennent selon un même schéma opératoire quelque soit la situation dans laquelle elles se déploient, reviennent au final (et lequel ?) à une forme d'activité spécifique qui conserve les *caractéristiques du travail et se rétracte donc inévitablement dans une spirale mortifère* (d'où l'extrait d'un texte d'A. Bonanno qui suit ce premier texte en annexe). Or, l'insurrection est une libération passionnelle et créatrice, durant laquelle chaque action, chaque initiative, répond à d'autres et forment ensemble ainsi une unité relationnelle en constitution portant en elle l'expérience d'un possible « autre chose ».

Il y a entre les deux courants une différences de point de vue, cela est vrai, et il n'est d'ailleurs pas ici question de le nier. Elle est explicité d'une certaine façon par A.S. dans le deuxième texte en annexe. Tout comme il y est précisé que « le courant insurrectionaliste est de son époque », qu'il est une réponse du prolétariat aux limites auxquelles il se heurte dans son action quotidienne de classe. Il peut paraître bon de préciser ici que la différence se joue en fait moins sur une question de l'opportunité à un certain moment du procès d'exploitation de la rupture d'avec ce procès, sur la question ou non de l'attentisme, mais plutôt sur la nature de cette rupture en fonction de l'époque dans laquelle nous nous situons dans ce procès. Et aujourd'hui, une convergence devient possible pendant laquelle nous serons amenés à relativiser nos « identités » respectives.

---

1 <http://barcelona.indymedia.org/newswire/display/463376/index.php>

« Nous sommes des exploités et des dominés, c'est pourquoi notre tâche est d'agir. Cependant certains critiquent toutes les actions qui ne sont pas partie intégrante d'un mouvement social large et visible, ils nous reprochent d'agir « à la place du prolétariat ». Ils conseillent l'analyse et l'attente, en lieu et en place des actes. Supposément, nous ne sommes pas exploités « à côté des exploités » ; Il ne s'agit que d'une nouvelle séparation entre l'exploité et les dits « subversifs ».

Certainement que le capitalisme contient des contradictions profondes qui le pousse vers des procédures d'ajustement, mais son évolution a toujours visé à gérer en ses termes les crises périodiques qui l'affligent et qu'il afflige. Mais nous ne pouvons pas nous bercer dans l'attente de ces crises. Quand elles arriveront, elles seront accueillies comme il se doit, si elles répondent aux exigences pour accélérer les éléments insurrectionnels. Ainsi le temps est toujours mûr pour l'insurrection. Nous remarquons que l'humanité pourrait avoir mis fin à l'existence de l'état à chaque instant de son histoire. Une rupture dans la reproduction continue de ce système d'exploitation et d'oppression a toujours été possible. » *Notes sur l'anarchisme insurrectionnel*, texte de Venomous Butterfly et Willful Disobedience, paru dans le N°2 de la revue *Killing King Abacus*, en 2001. Traduction par Non Fides<sup>2</sup>, 2009.

Oui ! Mais pas forcément de la même façon selon ces « instant de son histoire ». Mais poursuivons... L'insurrectionnalisme est produit par l'ensemble des rapports sociaux dont il se reconnaît être en opposition, et donc en retrait, alors que l'on peut dire qu'il est plus fondamentalement une expression de la contradiction que cet ensemble même construit (en y ouvrant des possibles), qu'il n'est donc pas concrètement, mais seulement théoriquement de son point de vue, dans une position de confrontation face à un système pouvant alors être perçu comme extérieur. Il fait pourtant partie intégrante de ce système en tant qu'élément du propre dépassement de celui-ci : comme l'anti-thèse de sa propre « vérité » (l'insurrection est au moins potentiellement, et en tout temps, la possibilité toujours présente dans chaque mode de production de son propre dépassement, selon des modalités qui sont incluses d'une certaine façon dans ses caractéristiques). Et pourtant, il n'est pas question ici de prétendre à un déterminisme absolu émanant de ces contradictions, car la société capitaliste ne saurait se réduire à un antagonisme de classes et les individus à une appartenance de classe.

C'est par la contradiction (ou l'ensemble des contradictions multiples structurant notre présent), conjointement au fait que des individus plus que d'autres (l'égalité est un leurre) tendent « instinctivement » à remettre en cause leurs conditions présentes, que « l'attaque » devient éventuellement possible et l'auto-organisation des luttes la forme à définir, et à dépasser de façon permanente, de ces « attaques »<sup>3</sup>. Tout comme le courant communiste, le courant

2 <http://www.non-fides.fr/>

3 Par « attaques », je fais ici référence aux actions par lesquelles les individus, en s'en prenant à tout ce qui permet de maintenir sur eux une domination abstraite, prenant des formes et des effets concrets, issue des rapports sociaux basés sur l'exploitation, s'engagent eux-mêmes collectivement et individuellement vers une auto-transformation, un dépassement produit de leurs anciennes identités qui sont alors perçues comme ne pouvant plus désormais leur apporter aucune espèce de relative auto-réalisation.

Par exemple, pourquoi attaquer les banques lors de « mouvements sociaux » ? Parce que croît la conscience dans ce moment qui est le nôtre, que l'argent qui est la raison d'être des banques, représente la réalité extérieure à nous, face à nous, d'un monde qui n'existe et ne nous aliène (nous isole les uns des autres) que par l'exploitation et le rapport salarial qui en est l'expression directe. Ce qui marque notre époque, c'est la caducité croissante de ce rapport, et par conséquent, le fait social que notre situation de prolétaire ne devienne de plus en plus une contrainte envers un désir d'émancipation vis-à-vis de ce rapport dont la concrétisation dans la vente de sa force de travail devient de plus en plus évanescence. L'argent est cet objet par lequel il ne nous semble plus possible d'affirmer toute subjectivité à l'intérieur de ces rapports sociaux basés sur l'exploitation et la domination de classe. Cette attaque ce n'est pas seulement, et loin de là attaquer le symbole de la finance et du crédit « à mort », mais bel et bien aussi, et surtout, attaquer des lieux, des adresses, hébergeant la face objective du capital dont le fétichisme et ses expressions au travers des rôles qu'il nous fait jouer, ne deviennent que des contes sinistres qui nous font perdre foi en sa morale fondée sur le travail et la production. Chez certain(e)s, cette foi est déjà fortement ébranlée.

insurrectionnaliste est « embarqué » dans une dynamique qui est celle des limites que nous impose notre propre existence en tant que classe dans le procès actuel de valorisation du capital. Il n'y a pas d'incohérence de la part de l'insurrectionnalisme dans ses propres actions. Peut-être, ou sans doute, une âpreté envers la toute puissance d'une volonté émancipatrice qui pourrait être totalement indépendante de toute détermination sociale : résidu d'un humanisme qui pourtant s'est toujours dérobé à la face des utopies ? Peut-être, et encore, pas vraiment. Nous sommes d'accord pour dire que sans volonté émancipatrice il serait complètement farfelu de parler de révolution, d'insurrection, de communisation. Mais de quelle volonté s'agit-il exactement ? D'une volonté d'émancipation, au-delà de toute raison, un désir ardent de liberté inhérente à toute entité vivante, de ne pas se laisser absorber, surtout aux toutes premières années pendant lesquelles « on » nous demande de prendre nos responsabilités, de faire « nos » choix, d'une volonté dans son essence qui n'est pas un produit historique car elle fait partie de ce que la vie a de plus profond, de plus intime, une « volonté vers la puissance », de vivre, de s'élever (l'individu est formé par les rapports sociaux au sein desquels il est intégré dès sa naissance, mais pas seulement car il est aussi le résultat de relations directs, le plus souvent sous une forme conflictuelle, avec les autres, et dès son plus jeune âge, avec ses parents et ses proches. Il y a donc un aspect humain, vital, qui guide l'individu dans son individuation même en-deçà des rapports sociaux qui le conditionnent à des formes de médiation). Mais cette volonté émancipatrice est particulièrement apte à surgir à certains moments dans l'histoire qui sont produits par la dynamique de rapports sociaux, par le fait de contradictions, mais aussi de possibilités d'autonomies, qui portent en elles leur propre dépassement comme d'une potentialité ; cette volonté surgit dans chaque époque d'une façon caractéristique (les rébellions ont pris mille formes) et participe à des tensions sociales dans lesquelles se dessine un désir croissant de vivre et de s'émanciper d'un système dont on perçoit de façon de plus en plus nette l'absurdité et aussi, mais surtout, l'impossibilité de faire perdurer « nos » vieilles identités sclérosées. Et il est possible que notre époque soit de celles-ci. Nos actes et nos discours entrent en résonance avec un « fait social », car ils en sont principalement les produits : de sa singularité comme de ses limites internes (et externes si l'on considère l'impact de la dynamique d'exploitation sur l'ensemble de la planète et ce que cela engendre comme problèmes dits « écologiques »).

Mais sans doute et eu égard à cela, pourrait-on dire que le mieux serait de ne pas se focaliser sur cette différence de point de vue, et encore moins d'en faire un point d'achoppement quant à des échanges possibles par rapport à celle-ci, car en fait, à partir du moment où l'on se donne la capacité de relativiser grandement le totalitarisme de l'objectivité (~ présupposés marxistes) et l'illusion de la toute puissance de la subjectivité telle qu'elle est (cette puissance n'est pas un élément inhérent au sujet mais à son dépassement, une rupture, un devenir incertain), on peut être à même de voir évoluer les passions pour la liberté, et tout ce par quoi se déploie dans l'homme cette volonté d'émancipation et d'élévation, dans une époque qui leur donne la possibilité de s'exprimer du fait d'une conjoncture qui signe la particularité de cette époque. En tant qu'individus, nous éprouvons de nouveau le besoin de nous reconstruire par et dans le conflit afin de nous défaire de notre vieille peau, c'est le « besoin de communisme », de lier relations dans le creuset des luttes pour nous dégager des vieux carcans de la production et de la morale.

« La conjoncture révolutionnaire c'est la transgression interne des lois de reproduction du mode de production, parce que les lois qui mènent le développement du mode de production capitaliste n'ont de finalité *que du point de vue d'un acteur intérieur à ces lois*. Les lois qui mènent le capitalisme à sa perte ne produisent pas un idéal dont on attend la venue avec fatalisme. Elles sont une organisation pratique des luttes selon les cibles et les enjeux de la cristallisation mouvante des dominantes, de leur relation et autonomie vis-à-vis de la détermination des rapports de production, c'est une conjoncture révolutionnaire. Il y a de l'aléatoire, de la rencontre, des choses de l'ordre de l'événement, dans une conjoncture : une finalité qui se produit et se reconnaît dans l'accidentel de

telle ou telle pratique, dans la pratique idéologique du prolétariat comme sujet en tant que terme de la contradiction. » Roland Simon, *La conjoncture, un concept nécessaire à la théorie de la communisation*, texte pour la revue SIC n°2

« De l'intérieur », il y a un dépassement à produire qui ne peut se faire que par des sujets conscients en qui croissent le désir et la nécessité de réintroduire du possible dans leur vie à partir et au-delà de ce qu'ils sont en tant que sujets de la « contradiction ».

Si une volonté émancipatrice s'affirme, l'existence telle qu'elle est, est remise en jeu dans une tension vers plus et autre chose : un dépassement. Ce sont les forces qui tenteront inévitablement de canaliser ce déchaînement (dans tous les sens du terme) qu'il faudra affronter en même temps que celles qui tâcheront de nous maintenir dans le filet des rapports sociaux et des dominations qu'ils sous-tendent. Une chose n'en est pas moins certaine à nos yeux : ce n'est pas l'individu « moderne », pas plus que les classes, les groupes, les partis, les institutions, la politique ou tout autre entité de la société du capital, qui la forment, la structurent et la pérennisent, qui, par leur affirmation et leur simple désir, pourront accomplir ce dépassement. Celui-ci, répétons-le, ne sera le fruit que des luttes, collectives comme individuelles, par et dans lesquelles se formera un autre type d'individus que celui de la société du capital, un individu vis-à-vis duquel il ne pourrait y avoir de domination entravant le cours de son auto-réalisation sinon que celles dont il en a pleinement conscience et qu'il accepte donc en connaissance de cause (au-delà de la « bonne » ou « mauvaise » conscience résultant de rapports sociaux de domination). Le dépassement, la rupture en ce cas, est la pratique, l'engagement plus ou moins inconscient vers un au-delà des rapports sociaux qui nous aliènent de la *communauté du capital* (la société du capital bâti pour et par l'exploitation), dont le sens commun n'a plus d'autre signification que l'absurdité et la dégénérescence. Il n'y a d'ailleurs jamais eu de sens, sinon qu'idéologiques !

Donc, pour le dire autrement, et afin de reprendre le fil du problème précédent, la volonté émancipatrice, si l'on peut dire qu'elle est une donnée de l'humanité en tout temps, surgit d'autant d'un état de fait et plus exactement d'une interprétation de cet état de fait. L'affirmation d'une volonté vers l'émancipation, vers plus de vie, n'est en sorte que l'affirmation d'un sens que l'on peut être à même de donner, dans le cours des luttes engendrées par la situation actuelle de la société du capital et des conditions de la valorisation de celui-ci, à ces luttes mêmes afin de dépasser leurs propres limites (sous la forme de l'auto-organisation et de l'agrégation : tendance à la résurgences de rapports sociaux).

La « volonté vers la puissance » comme la nommait Nietzsche est un fait humain, parce qu'elle est la vie elle-même, mais comme il le disait aussi, elle ne prend pas toujours, loin de là, la direction de l'émancipation et de l'auto-réalisation de l'homme, de son élévation (possible selon...), mais elle se laisse le plus souvent apprivoiser par « l'Idéal ascétique », les croyances en des puissances extérieures, l'illusion en une « liberté » qui n'existe qu'*au prix* du maintien de l'oppression, d'une vérité sur l'homme au nom de laquelle celui-ci se doit de « se réaliser » par le travail et la « connaissance », tout deux vains espoirs d'accomplissement dans un monde à la poursuite d'une vérité qui se dérobe à chaque étape d'un progrès sans fin. Il n'y a que la vie qui est véritablement transformation, et pour transformer, pour créer, il faut non pas d'abord, mais simultanément, la destruction, il faut le feu ...

L'incendie peut démarrer de n'importe quelle petite flamme allumée au détour d'un conflit, nous sommes d'accord aussi là-dessus, c'est pourquoi il semble, et il est peut-être même indispensable dans notre époque de doute, de crise, d'hésitation, d'incertitude, de fluctuation des hiérarchies entre les instances du capitalisme, etc... d'initier « l'attaque » dans ce contexte où tout peut basculer à



partir de rien (ou presque). Il ne peut y avoir de paix dans un monde d'humains (sauf à se laisser séduire par les inepties idéalistes et utopistes de l'Ordre parfait), et d'autant plus dans une société qui repose sa dynamique sur l'exploitation, donc la domination, la guerre sociale, la répression, le châtement, la croyance en une vérité absolue (y compris paradoxalement de la perfection possible) ; ces aspects sont les moteurs de la société du capital. Mais seulement, l'attaque physique contre les fonctionnaires du capital, ses chiens de garde, ou contre les matérialisations des structures du capital et de l'État, ne sont pas forcément toujours adéquates, ou peuvent ne pas paraître prioritaires à certains moments, lors de situations données de conflits dans lesquelles il devient évident que seule une forme insurrectionnelle peut être une réponse possible, et désirée, face aux contraintes du capital tentant de former un prolétariat à sa convenance (c'est-à-dire de plus en plus précaire, flexible, morcelé, amorphe et pour tout le dire, virtualisé). Ceci dit, ces attaques demeurent toujours potentiellement présentes dans un état de conflictualité permanente en se transformant même en défenses dans une dynamique de reterritorialisation (place Taksim à Istanbul en Turquie par exemple en juin 2013). C'est à ce point que se déploie l'auto-organisation en tant que développement de temps et d'espaces où se tissent des relations humaines spontanées directes et non-médiées.

L'auto-organisation dans la lutte en lien avec des actes d'expropriation est une première réponse du prolétariat, des individus prolétariés et « en tension » par rapport à ce qu'ils sont, face aux attaques du capital, en quoi il agit en tant que classe (et nous sommes là bien loin de la classe ouvrière dans cette interprétation de la « classe » !), en quoi nous agissons en tant qu'expressions de cette classe, en phase avec d'autres facteurs subjectifs qui nous font agir simultanément en tant que membres de collectifs temporaires et fluctuants, communistes tout comme insurrectionnalistes *dans le cours* des luttes actuelles. C'est dans cette première réponse que nous vivons et expérimentons les limites qui sont celles d'agir en tant que classe, qui sont celles de l'autogestion des luttes à laquelle nous nous trouvons forcément confrontés à un moment ou un autre avec notre volonté de les dépasser, d'aller plus loin, parce que ces limites nous ramènent toujours au point de départ (qui est la gestion, la domination d'une minorité sur les autres dans les assemblées, l'échange, la monnaie, la mesure du temps et des compétences, la politique, les leaders et les peuples, la comptabilisation, l'appropriation et la sauvegarde de ce que l'on construit dans l'espace restreint, la représentation et toute forme de médiation, la dette, etc.). Chaque lutte a sa propre histoire, ses propres caractéristiques, sa propre contingence, et sa propre façon de répondre, efficacement ou non, aux limites qu'elle rencontre dans sa dynamique d'extension relative et à la manière dont s'expriment ces limites. Si une « mémoire » des luttes passées doit exister et se développer, elle ne doit ceci dit se cristalliser en une « identité » qui pourrait se déployer en tout temps et en tout lieu selon un schéma prédéterminé. C'est là tout le pari d'une volonté qui se partage entre un projet et une prise en compte de la réalité d'où surgit ce projet : une théorisation des luttes à partir d'elles-mêmes (et non des luttes à partir d'une théorie, ce qui ferait de la réalité une opinion par rapport à laquelle on penserait l'homme et son devenir, l'enracinement dans une prétendue « vérité » supérieure).

L'anarchisme insurrectionnaliste et le courant de la communisation partagent cette volonté d'aller toujours plus loin tant que ne sera pas dépassé définitivement le capitalisme et ses catégories (il est clair que pour les deux mouvements, l'affirmation de la classe du prolétariat n'est plus une possibilité sous la forme de « gestion alternative »). Nos théories sur ce à partir de quoi se forme cette volonté (transformation préalable de l'individu ou auto-transformation dans le cours des luttes) ont beau ne pas être issues de présuppositions identiques, une même dynamique (avec des nuances bien sûr et une certaine dose de relativisme), du moins en apparence, nous représentons probablement aujourd'hui, en tant que prolétaires embarqués dans la dynamique infernale du capital, l'expression adéquate à son époque du prolétariat morcelé, déstructuré et réduit à un ensemble disparate de variables d'ajustement. Être prolo ou pire : n'être plus rien, ce qui a tendance

à revenir au même, et se reconnaître comme tel de part sa situation dans le rapport social actuel, devient un boulet que l'on traîne à sa conscience et qui empêche d'ouvrir un quelconque espace sur une véritable émancipation, et tout aussi bien par l'auto-gestion : emplâtre sur une jambe de bois ! La rencontre deviendra non seulement possible, elle deviendra inévitable et souhaitable dès aujourd'hui, parce que le communisme et l'émancipation totale de l'individu sont des projets que, dans cette époque, nous aurons à défendre et à étendre sans cesse, *en tant que moyens*. L'émancipation est toujours une volonté d'oublier ce que l'on est, un oubli actif, un « dégageant » de ce qui fonde nos individualités dans le présent d'une dette imaginaire et pourtant réel qui n'en finit pas de s'étendre à tous les aspects de la vie et que nous ne finirons donc jamais de payer tant que perdurera cette société pourrie.

« Il est temps de faire ses adieux, une fois pour toute, aux réflexes politiques, encore plus en ces temps où les révoltes ne répondent pas (ou plus) aux prérogatives politiques. Les insurrections et les révoltes ne doivent être dirigées, ni par les autoritaires, ni par les anarchistes. Elles ne demandent pas à être organisées dans quelque grande formation. Il n'empêche que notre contribution à de tels événements, des phénomènes véritablement sociaux, ne peut rester simplement spontanée, si elle aspire à être une contribution *qualitative* – elle requiert donc une certaine organisation et projectualité. Mais les exploités et les exclus n'ont pas besoin des anarchistes pour se révolter ou s'insurger. Nous ne pouvons être qu'un élément supplémentaire, bienvenu ou pas, une présence qualitative. Mais qui n'en demeure pas moins importante, si nous voulons faire percer les ruptures insurrectionnelles dans un sens anarchiste. » de *Archipel – affinité, organisation informelle et projets insurrectionnels* dans [Salto n°2](#)

Le combat qui est à mener est un combat idéologique dans un monde d'idéologies. Nous ne pouvons nous passer d'une projectualité qui se fait dans le cours des luttes réponse aux limites et aux difficultés qu'elles rencontrent dans leurs contradictions croissantes avec ce qui structurent ce monde (les instances de la société du capital qui sont encore là). Ce combat ne peut désormais plus se concevoir à partir d'un « en-dehors », d'une extériorité d'où se conçoit l'intervention, sous une forme quelconque du « programmatisme » ou d'une volonté totalement et préalablement « déagée » qui ne serait qu'illusion. C'est d'en-dedans que l'on lutte, en tant que prolos mais en tant que prolos portés par le désir ardent de ne plus l'être, et y compris individuellement avec ce que cela implique comme *engagement*, et avec nos tensions vers un dépassement de ce qui transforme de plus en plus nos vies en cauchemar. Le sens que doit prendre ce dépassement dépend seulement de nous, de la façon dont nous serons capable d'orienter ces luttes qui sont les nôtres vers un « autre chose » qui ne soit pas pire que l'avant. Notre combat doit aller au-delà du ressentiment, de la haine, du réflexe maudit de toujours vouloir recomposer nos êtres en s'affirmant comme on est et plus encore, comme on devrait être : affirmation du prolétariat, marche lente et sinistre des esclaves qui finissent par adorer leurs chaînes et ne plus rien vouloir d'autre que du mythe, mythe de l'Homme, de la Nation, de l'Économie, du Travail mais aussi du Progrès et de la Raison !

« L'idéologie est la façon dont les hommes (et les femmes...) vivent leurs rapports à leurs conditions d'existence comme objectives face à eux comme sujets. La réalité apparaît d'elle-même comme *présupposée et se présupposant*, c'est-à-dire comme *monde*, comme *objet*, face à l'activité qui, face au monde, définit alors le sujet [...] l'essence n'est pas ailleurs que sur cette surface mais elle ne lui correspond pas parce que les effets de la structure du tout (le mode de production) ne peuvent être l'existence même de la structure qu'à la condition d'en être l'inversion au travers de ses effets. C'est *la réalité de l'idéologie*. » Roland Simon, *ibid*

Et il se peut aussi que cette réalité soit en train de devenir un état général de renoncement vers une quelconque puissance créatrice, y compris d'élaboration d'une idéologie « alternative », un état où la

masse cherche à noyer sa détresse dans un ultime sursaut vers le néant : les vieux oripeaux sont à nouveau de sortie ! (fascisme, stalinisme, sécuritarisme, obsessions pour une espérance en direction d'un Ordre « parfait » de l'humanité, religions, sectes en tout genre, pacification, nationalismes, etc). L'enjeu n'est pas alors de provoquer la révolte, mais de chercher plutôt à savoir comment la faire perdurer lorsqu'elle ose encore imposer une situation de conflictualité sociale, comment faire perdurer le désordre en ce cas afin d'engager une transmutation des subjectivités – et des valeurs, leur dépassement dans leur contradictions ? Mais pour en revenir à la subjectivité justement, à certains moments la dynamique insurrectionnelle passe donc inévitablement par une confrontation avec le capital, face à lui, face à ce et à ceux qui s'en font les représentants zélés. C'est à partir de cette confrontation, qui n'est pas à attendre mais pour laquelle il faut s'attacher à donner un sens en même temps qu'il faut faire en sorte qu'elle ne soit pas qu'un bref soupir, que les luttes, en devenant de plus en plus théoriciennes et auto-critiques (et y compris, donc, dans le domaine de *l'intervention* par rapport au cours permanent de la lutte de classes et de ses émeutes sporadiques), renversent les rapports contradictoires en les désobjectivant et en remettant en cause simultanément la subjectivité de leurs acteur(trice)s (en remettant en cause l'universalité de l'idéologie, la toute puissance de la vérité qui nous fait être ce que l'on est).

Le communisme n'est pas, ceci posé, quelque chose que l'on pourrait construire – constructions « alternatives » - pas à pas dans les interstices de la société (ou au lendemain du Grand Soir, et après les éternelles leçons inculquées au peuple par les « maîtres » révolutionnaires) et que l'on aurait à charge de protéger des assauts de la société en y renforçant une certaine forme de discipline. Ce n'est pas une nouvelle morale à fabriquer avec nos petites mains laborieuses dans les oasis de paix et de justice sociales mais un pari à gagner dans le cours fertile du chaos de la défaisance. Et d'ailleurs, qui serait aujourd'hui capable de dire ce que ce sera exactement ? Parce que le communisme est création dans la destruction, par la destruction du caractère objectif de la société du capital : destruction de la propriété privée, des rapports sociaux basés sur l'esclavagisme salarié, de la société, de toutes sociétés qui se sont toujours fondées sur la nécessité que doit avoir l'individu de se racheter et de devoir prouver son utilité. Le communisme n'est donc pas un programme, prolétarien ou autre, une construction de rapports sociaux nouveaux, mais l'élaboration, dans le cours des luttes, de *relations* entre des individus en train de se libérer du fardeau de leurs rôles sociaux. Et que l'on prenne la liberté, et le cruel plaisir, de décrire alors ces relations par une expression comme « libres associations entre les individus » eu égard leurs différences, cela démontre toute la profondeur qu'il y a entre une telle interprétation du communisme et entre celle qui en fait une réorganisation, radicale pour en rire, de la production, de sa gestion « alternative », et de l'élaboration de nouveaux rapports sociaux sensés résoudre toutes contradictions : l'Utopie. La communisation sera un processus de déchaînement et simultanément de constitution des individus libres de toute « mauvaise conscience » de ne jamais suffisamment « racheter ses fautes », et donc, « gagner sa vie ». Il y en a qui confondent allègrement communisme et collectivisme<sup>4</sup>, ceux-là même qui s'en font les chefs, les nouveaux maîtres. Il n'y a aucun ascétisme dans le communisme qui se donne comme moyen illimité pour les individus de maîtriser autant que faire se peut leurs conditions d'auto-réalisation, leur autonomie, mais un déferlement de passion pour la vie et ses formes, et y compris dans et par le conflit, et peut-être surtout *par le conflit et son assomption* (il ne faut pas se la jouer : un monde parfait, hormis son impossibilité, serait un monde de mort. Utopie est l'autre nom donné à Mensonge).

Pour autant, les insurrections, sous les différentes formes qu'elles peuvent prendre, ne sont pas LA révolution, mais, et ce n'est pas rien, elles sont l'expression de ce que contient une époque et à partir

---

4 Le collectivisme a à voir avec l'appropriation – des logements, des moyens de production, de la terre, etc. - et donc avec une certaine forme de droit, de séparation ; le communisme se construit, a contrario, par l'expropriation et donc au travers d'un dépassement, d'une rupture dynamique d'avec le droit et toutes médiations.

de quoi la révolution communisatrice devient une possibilité. Et d'une façon ou d'une autre, à l'égard de cette possibilité, on revient toujours au problème de « la volonté vers l'émancipation », du point à partir duquel « on y va » et « d'où on ne revient pas en arrière ».

Il n'y a rien à libérer qui soit de l'ancien monde, et surtout pas en partant d'une nature de l'individu pensée à partir de celui qui hante les fantasmes de la société moderne et qui serait alors à libérer du joug du travail, en transformant en fait celui-ci en quelque chose de « plus humain », par sa gestion collective. L'insurrection et la communisation, prises ensemble dans le feu de la révolution, balayeront toutes les vieilleries du passé et détruiront toute médiations qui forment société. Mais d'ici là, les luttes, y compris insurrectionnelles, y compris théoriciennes, sont une façon de penser que nous maintenons vive la flamme de la révolte, mais y a-t-il seulement d'autre manière d'envisager dans l'ici-et-maintenant une possibilité que puisse un jour se réaliser l'unité de l'humanité ?

Il est tout à fait possible de critiquer à souhait la position de l'anarchisme insurrectionnaliste qui pose dans un premier temps, comme condition préalable à toute lutte contre le système d'oppression, « un choix individuel entre participer à la société ou la combattre ». Les luttes prolétariennes qui rencontrent vite leurs limites dans le fait même de ne plus pouvoir affirmer une identité au travers de laquelle s'accrochent encore les espoirs de leurs acteur(trice)s peuvent prendre des directions incompatibles avec tout dépassement de l'oppression social. Si alors certains individus mettent leur vie dans la balance en projetant à la face des malades d'agnosie que le réel n'est qu'illusion, alors ceux-là sont la preuve vivante et désirante que l'au-delà est de ce monde. Et pouvons-nous reprocher à un tel désir d'exister, surtout s'il porte en lui le symbole inverse de l'absurdité d'une vie de mutilation : la pulsion pour la liberté et l'autonomie ? De là à devoir augurer que ce monde est besoin d'une catharsis, ou d'une explosion de joie destructrice et créatrice à la fois ? Je pose que cela fait partie d'un tout, et merde à ceux qui s'enterrent dans leur « patience » et leur morale ascétique.

**un anarchiste, partisan de la communisation en « acte »**

# Annexes et commentaires

## **Barcelone : Communiqué d'actions anarchistes et réponse aux nihilistes**

<http://fr.contrainfo.espiv.net/2013/03/02/barcelone-communique-dactions-anarchistes-et-reponse-aux-nihilistes/#more-6932>

Avec ce communiqué nous voulons revendiquer les actions suivantes, comme faisant parti d'une lutte pour la destruction de l'État, du Capital, du patriarcat et tout système de domination, une lutte pour la création libre de relations volontaires et solidaires à niveau global et au niveau local; en d'autres termes, un lutte pour l'anarchie.

5 janvier : le soir nous avons conté une histoire à un enfant sur les maquis et la lutte anarchiste contre Franco et contre la démocratie.

13 janvier : nous avons cuisiné un repas sain pour une compagne qui a une maladie chronique.

17 janvier : nous avons écrit une lettre à un compagnon en prison pour avoir participé à une émeute.

12 février : nous avons gardé les enfants d'amis en situation de précarité économique obligés de se salarier.

16 février : nous avons discuté ouvertement avec nos voisins au sujet de la nécessité de brûler des banques et d'attaquer la police pour réaliser nos rêves.

19 février : nous avons dit à des activistes de gauche que les encapuchonnés n'étaient pas des flics infiltrés mais que c'était nous, et qu'il était bien de se mettre une capuche et de prendre les rues par la force.

28 février : nous avons offert des légumes de notre jardin à des amis et des voisins, sans argent ni contre-partie.

Pourquoi nous revendiquons ces actions ? Ces derniers mois nous avons aussi renversé des poubelles, brûlé des banques, blessé des journalistes, brisé des vitrines de magasin et attaqué des policiers.

Pour nous les attaques contre le système sont essentielles dans notre lutte. Mais nous nous sommes trompés nous-même. Une lutte ne consiste pas seulement en des attaques. Les attaques NE sont PAS plus importantes que la nécessité de prendre soin de nous, de maintenir et diffuser notre histoire collective, de créer des relations basées sur le don, la solidarité et la réciprocité, d'imaginer de nouveaux mondes et de nouvelles luttes, de confronter notre isolement et d'établir des relations subversives et honnêtes avec des gens qui sont en dehors du ghetto catégorique et politique dans lequel le Spectacle nous cache.

Il devient évident que nous avons perdu à plusieurs reprises dans le passé, et que le plus dur de tout est la fracture historique et la perte de notre mémoire de lutte; c'est de devoir partir de rien.

L'hyper-aliénation, contre laquelle le nihilisme est la réponse logique, n'est pas plus que le résultat de la défaite dans des luttes passées. Nous nous trouvons dans un ensemble qu'il faut détruire, uniquement parce qu'il ne reste plus rien de ce que nous avons construit dans le passé. Pour ne pas tout perdre à chaque fois que nous nous soulevons, nous devons nous soutenir, pas comme des individus isolés mais comme une commune, comme une lutte collective et multi-générationnelle. Et ça, on ne peut pas l'obtenir en donnant une priorité exclusive aux attaques.

La hiérarchie des tactiques appartenant à la gauche a été très peu modifiée au sein du nihilisme : ils ont choisi le fer de lance, les actions soi-disant plus importantes, comme les seules qui importaient, et ils ont oublié le reste.

C'est une vision patriarcale et contre-productive. C'est l'oubli de toutes les actions, d'abord invisibilisées par le patriarcat, ensuite par le capitalisme, et enfin par la gauche soi-disant anticapitaliste, qui sont nécessaires pour la vie et aussi pour la lutte. La tactique la plus agressive n'a de sens et ne peut être soutenue que dans un complexe d'actions de tout type, tant qu'elles sont libertaires et directes.

En ne comprenant pas que lutter signifie porter avec nous un nouveau monde qui attend de naître des cendres du système de domination, nous nous transformons en de simples armes contre le capitalisme, en outils destinés à détruire, sans les autres choses dont les humains avons besoin pour vivre et lutter. C'est le capitalisme qui veut nous traiter comme des outils. Nous ne devrions pas faire la même chose.

En vrai ça nous fait plaisir d'entendre parler des attaques des nihilistes et d'autres compagnons. Nous savons très bien que le courage et la rage sont deux des éléments les plus importants pour se rebeller. En particulier à Barcelone, il nous a semblé que c'était une erreur que ces dernières années il y ait moins d'attaques illégales alors que sont apparues plus d'opportunités de participer à des espaces larges. Naturellement, l'augmentation des attaques, réalisées par des nihilistes et par des compagnons plutôt "sociaux", nous a plus. Et à un niveau global, nous avons ri lorsque nous avons appris que le directeur de la centrale nucléaire Ansaldo en Italie s'était pris une balle dans le genou et ça nous a fait plaisir de lire des cartes de compagnons (nihilistes et autres) emprisonnés en Grèce qui ne se sont pas laissé prendre par la peur.

Mais trop de fois nous avons vu des compagnons qui, à cause du désespoir, de l'impatience et de l'aliénation, se sont négligemment jetés dans la guerre contre l'État que nous vivons tous au quotidien. Ils ont toujours finis morts ou en prison, et ceci plusieurs fois en moins d'un an. Et ensuite qu'est-ce qui s'est passé ? Les compagnons qui avons survécu nous avons fait tout ce que nous pouvions pour nous entre-aider et aider les prisonniers, pour ne pas oublier ceux assassinés, pour ne pas laisser la répression prendre le dessus, pour ne pas perdre toute notre force et ne pas permettre une fracture historique qui nous enlèverait notre mémoire collective de lutte.

Mais peu à peu cette mémoire se perd, et tous les quatre ans apparaît un nouveau groupe qui néglige les autres tâches de la lutte pour se consacrer uniquement à la destruction de notre ennemi commun. Et lorsque nous les soutenons mais aussi lorsque nous les critiquons, ou même parfois sans même les critiquer, ils nous traitent de lâches pour nous consacrer à d'autres tâches (bien que nous participons aussi aux émeutes ou aux actions nocturnes), pour diverger avec eux idéologiquement et ne pas glorifier leur groupe ou fédération informelle.

Ils ne savent pas à quel point ils ont déjà perdu, parce qu'une tâche qu'ils négligent c'est la transmission de la mémoire.[1] Au lieu d'une mémoire profonde, vivante et stratégique, ils ont seulement leurs martyrologies. Et ainsi nous devons voir comment nos amis et compagnons deviennent des symboles, et finalement des armes, de l'idéologie. Certains des compagnons morts étaient effectivement nihilistes. Mais au sein de la martyrologie nihiliste il y a aussi des compagnons qui sont récupérés et qui ne faisaient parti d'aucune de ces bandes, ou bien qui

appartenaient clairement à l'autre bande de cette division stupide entre "sociaux" et "antisociaux" (comme Lambros Foundas). Leurs noms et images sont utilisées pour encourager des attaques, la destruction totale, sans s'arrêter pour réfléchir sur leur erreurs ou sur les vrais projets que ces compagnons avaient lorsqu'ils étaient vivants.

C'est évident que nous devons lutter, et ça implique des possibilités de mort ou de prison. Mais ça ne signifie pas que nous devons célébrer la mort ou la prison. Le suicide aussi est une forme de résistance, mais n'est pas révolutionnaire.

C'est évident que nous devons nous souvenir de nos morts et prisonniers, mais ça ne veut pas dire de les transformer en martyres ou héros.

En conclusion, nous voulons critiquer l'état actuel de la littérature anarchiste, comme étant basée de façon disproportionnée sur des communiqués superficiels qui manquent de contexte, d'analyses et de réflexion, et qui seulement mettent en valeur les attaques et pas les autres tâches que nous devons effectuer pour nous maintenir vivants et forts.

Bien sûr, cela nous aide à être au courant des actions clandestines faites par d'autres compagnons. Cela nous donne la force et la joie de lire qu'un symbole du pouvoir a été cassé ou brûlé. Mais c'est beaucoup plus utile de penser ( et écrire) au sujet des stratégies de conflictualité, selon chaque moment et lieu, au lieu d'encourager la vision quantitative de la lutte.

Nous refusons de convertir notre rébellion en une équation mathématique pour mesurer notre rage : plus nous donnons de coups et nous faisons des incendies, plus forts nous serons; plus importants sont les dommages, plus importante sera l'action. C'est la pensée d'un économiste, d'un général ou d'un idiot.

Pour toutes ces raisons, nous avons décidé d'écrire ce communiqué pour revendiquer une série d'actions que nous considérons aussi importantes que les attaques qui ont lieu actuellement. Ce sont des actions que nous faisons chaque semaine, normalement sans le penser deux fois ni le publier sur internet. Nous les publions maintenant pour rendre visible une préoccupation personnelle et une faiblesse généralisée à travers l'espace anarchiste.

#### CONTRE LES COMMUNIQUÉS ! POUR L'ANARCHIE ET TOUTES LES TÂCHES DE LA LUTTE !

note [1] : par exemple, "nous ne nous tournons pas non plus vers le passé, parce que nous le détestons ... nous détruisons le présent", depuis le communiqué<sup>5</sup> "d'Anarchistes Nihilistes" de Barcelone, 25 avril 2012 [censuré sur Indymedia Barcelone ; en anglais sur le site « 325 »<sup>6</sup>]

#### Commentaires à ce qui précède :

« ...Bien sûr, pour attaquer la mentalité professionnelle il faut avoir un projet, donc une identité définie, une conscience de nos actes considérés et vécus comme un jeu. Et le sabotage est un jeu fascinant, mais il ne peut pas être le seul. Il faut disposer d'une panoplie de jeux, variés et souvent contrastés, afin d'éviter que la monotonie de l'un d'eux ou de leurs règles se transforme en un travail ennuyeux et répétitif. Faire l'amour est aussi un jeu, mais on ne peut pas le faire du matin au soir, le banaliser, nous envelopper dans un assoupissement qui, si d'un côté provoque un agréable bien-être, de l'autre avilit. » Alfredo Bonanno dans *Détruisons le travail*, paru dans la revue Salto #2<sup>7</sup>

5 <http://es.contrainfo.espiv.net/2012/04/25/barcelona-nueva-ola-de-ataques-incendiaris-y-sabotajes-por-anarquistas-nihilistas/>

6 <http://325.nostate.net/?p=5062>

7 <http://salto.noblogs.org/post/2013/03/21/détruisons-le-travail/>

Il peut être naïf de penser que l'on pourrait construire tout autre chose sans avoir à détruire l'existant, mais il peut être aussi fou de penser que cette destruction pourrait se suffire à elle-même, que la « ligne de fuite » vers cet autre chose pourrait se passer de toute création, et donc de toute organisation créative dans le cours de la destruction : « L'organisme, il faut en garder assez pour qu'il se reforme à chaque aube. » G. Deleuze, F. Guattari, *Mille plateaux*, Minuit, 1980

### ***Une réponse d'Amer Simpson à un texte en espagnol publié sur le site communization, et en français sur le site Des nouvelles du Front<sup>8</sup>***

Pour voir si le courant communiste « partage une origine commune avec l'insurrectionnalisme anarchiste », il faut sortir du cadre dans lequel l'auteur du commentaire pose la question.

1. Il n'y a pas de pratique en soi qui peut répondre à toutes les situations qui ne se sont pas encore présentées; la révolution est la coïncidence de la transformation des individus et des circonstances : l'autotransformation. Le courant insurrectionnaliste part du principe que sa pratique actuelle qui répond aux circonstances actuelles a par nature (!) une essence révolutionnaire. La transformation de l'individu précède donc les circonstances... Il s'agit ni plus ni moins que de construire l'idéologie du choix, c'est-à-dire que pour les insurrectionnalistes les conditions présentes se divisent en deux, elles se posent à la fois comme une objectivité matérielle contraignante et une subjectivité qui fait face à l'alternative de participer ou non à la société comme contrainte; c'est sur le refus de participer que le courant insurrectionnaliste fonde la révolution mais il la fonde en séparant les conditions présentes du capitalisme de l'activité du prolétariat comme si le rapport entre les deux n'existait pas ou plutôt n'était pas le fondement des deux en tant que le contenu de chacun n'est que le rapport du l'un – le prolétariat – dont l'existence est totalement la reproduction de l'autre – le capital. L'individu et la société sont en fait les deux points fixes du même rapport : l'exploitation d'une classe par une autre et c'est l'ensemble de ce rapport d'exploitation qui se transforme dans la lutte; donc pas seulement les individus qui décident consciemment d'agir sur les circonstances, ni seulement les circonstances qui agissent inconsciemment sur les individus, mais le rapport qui produit les deux; une destruction des catégories du capital implique nécessairement un changement de comportement chez les prolétaires, mais ce changement n'est pas plus un préalable qu'un résultat.

2. Le courant insurrectionnaliste est une production théorique au même titre que l'ensemble des actes et discours qui sont produits par le cours quotidien de la lutte des classes. En fait, c'est la lutte qui produit sa théorie au travers l'ensemble des pratiques qui cherchent à répondre à une situation particulière dans une conjoncture qui dicte l'allure de la lutte. La production capitaliste produit historiquement son dépassement, mais il le produit comme luttes dispersées dans les catégories du capital étant chacune le contenu du moment actuel de la lutte des classes; les luttes sont donc théoriciennes, se sont elles qui produisent l'ensemble du contenu que les différents courants idéologiques traduisent de façons plus moins adéquates. Personne ne peut avoir de réponses toutes faites, seulement une réponse adéquate à certains problèmes particuliers selon une perspective générale. Dans ces conditions, tout le monde a son mot dire, parce que nous sommes tous confronté à la même situation avec des positions différentes. Voilà pourquoi le courant insurrectionnaliste est tout autant embarqué et confronté que le courant communiste dans les luttes.

3. Le courant insurrectionnaliste est de son époque (tout comme le courant communiste), c'est-à-dire qu'il cherche à répondre aux questions que pose ce cycle de luttes : la reproduction du capital

---

8 <https://dndf.org/?p=10140>



est identique à la reproduction du prolétariat comme classe. Cette identité dans la reproduction d'ensemble du rapport de classes contraint les prolétaires en luttant à poser leurs propres activités de classes – ce qu'ils sont comme classe du travail face et contre le capital – comme quelque chose qu'ils doivent remettre en cause et dépasser; il y a nécessité d'abolir sa propre reproduction comme classe car elle est en même temps la reproduction du capital comme horizon indépassable et comme contrainte extérieure. C'est dans cette dynamique que nous sommes tous et toutes embarqués. Dynamique qui produit à l'intérieur des luttes un écart entre le fait d'agir comme classe et le fait que cette « agir comme classe » reproduit les conditions présentes de l'exploitation. Mais pour les insurrectionalistes, cette dynamique exprime quelque chose de plus que la simple réalité actuelle de la lutte des classes. Le problème apparaît quand cette dynamique s'autonomise du cours quotidien de la lutte et devient un mode d'emploi général détaché de toutes circonstances particulières, autrement dit la pratique insurrectionaliste se prend elle-même pour la dynamique de ce cycle de luttes au lieu d'en être une simple expression parmi d'autres. C'est finalement en raison de cette substitution que les insurrectionalistes sont en mesure de produire leur propre activité, celui où « un groupe de gens partage une maison et de plus publie des textes contre le système » et en parle comme si « cela serait la communisation en actes », ou encore la révolution immédiate dans laquelle la dynamique de ce cycle de lutte – le fait d'agir comme classe pour défendre sa reproduction et en même temps d'être contraint de remettre en cause et donc d'agir contre sa reproduction de classe – devient une alternative entre deux pratiques concurrentes : celle qui accepte et celle qui refuse la société comme contrainte. C'est donc à partir du choix de refuser la contrainte de se reproduire comme classe dans la société capitaliste que le courant insurrectionaliste exprime le contenu du cycle de lutte actuel mais sous une forme idéologique qui leur permette d'exister comme groupe distinct du reste de la classe et se référant à sa propre pratique pour définir la révolution.

4. Le problème avec le courant insurrectionaliste... s'il existe ! n'est donc pas sa recherche d'une théorie correspondant à sa propre pratique – supposément « parce que l'insurrectionalisme est dépourvu de toute base théorique », car « incapable de produire ses propres explications, adoptant incongrûment des théories qu'il se refuse à discuter, et survit à peine grâce à la visibilité médiatique que lui valent ses attentats à l'explosif » –; ce n'est pas non plus le fait qu'entre eux et le courant communiste il existe une manière différente « de comprendre pratiquement et théoriquement ce qu'est le capitalisme et ce que signifie être anti-capitaliste » et que par conséquent, il n'existe « aucun point de contact entre la théorie communiste et l'insurrectionalisme » sinon une « assimilation superficielle » par ce dernier de ce que le premier a écrit jusqu'ici; ce n'est pas d'avantage « l'impatience et l'individualisme » de ce courant, ni son manque de « modestie, sérénité, vue d'ensemble et sens historique de l'action », ou encore « leur propre dérive existentielle (...) autour de notions pragmatiques et immédiatistes »; rien de tout cela nous explique pourquoi ce courant existe. Car de toute évidence, ce courant, ne serait-ce que par sa pratique elle-même, est et reste une théorie restreinte de ce que la réalité des luttes produit comme théorie d'ensemble, une réponse particulière que pose en générale notre époque : comment une classe de par sa situation dans le procès d'exploitation, peut, au travers son activité de classe, abolir les classes et donc abolir tout ce qui fait son existence et sa reproduction comme classe.

5. D'après les commentaires aux quels je réponds, le courant insurrectionaliste est issu du mouvement autonome italien des années 70 – de la même façon que le courant communiste serait issu des groupes qui ont tenté de dépasser la contradiction du courant des Gauches communistes (dit « ultra-gauche ») dans ces mêmes années – et puiserait donc ses origines dans la défaite du mouvement ouvrier qui suit la crise révolutionnaire des années 60 : c'est-à-dire dans la répression des mouvements contestataires, dans la destruction des bastions ouvriers, dans la délocalisation, la sous-traitance et la déréglementations du travail, dans l'intégration massive des jeunes et des femmes sur le marché du travail, dans l'individualisation administrative de la main-

d'œuvre et de ses droits sociaux, dans le désengagements de l'état, etc., bref, tout ce qui touche de près ou de loin la fin de l'identité ouvrière et la reproduction du prolétariat comme masse d'individus prolétarisés plutôt que comme classe. De ce point de vue, le courant insurrectionaliste, autant dans sa pratique que dans son discours, ferait ainsi partie du mouvement critique du programmatisme (dans lequel l'ultra-gauche et les situationnistes se sont débattu) qui aboutira à la théorie de la communisation et à ses propres débats. Mais la raison pour laquelle il en fait partie n'a rien à voir avec le fait que sous la communisation se « trouve un ensemble très hétérogène de théories et de propositions pratiques », qu'elles soient douteuses ou pas, la raison est que ce courant – prit dans un mouvement plus large – fait partie d'un autre « ensemble » qui est l'époque dans laquelle nous sommes toutes et tous embarquées et qui détermine l'ensemble des actions et discours de la lutte de classes actuelles.

6. Prit historiquement, c'est moins le courant insurrectionaliste que ce qu'il représente qui porte intérêt. Mais pour comprendre dans quoi s'inscrit ce courant, il faut comprendre brièvement (je m'en excuse !) en quoi consiste la restructuration du mode de production capitaliste qui a fait naître et permet à la théorie de la communisation d'exister comme telle. Ce qui est visiblement manifeste depuis la restructuration des années 70-80, c'est que la reconnaissance du prolétariat comme classe à l'intérieure même de la reproduction du capital – tout ce qui définissait la classe ouvrière comme interlocuteur dans l'achat et la vente de la force de travail ainsi que dans le procès de production – a disparue. Dorénavant, la révolution ne se pose plus dans ces termes, car tout ce qui permettait au prolétariat de se construire à partir de lui-même comme classe autonome (auto-organisation) face et contre le capital est devenu reproduction du capital, ou plutôt reproduction du prolétariat à l'intérieure des catégories du capital. Aujourd'hui, il n'y a plus d'identité ouvrière, la bourgeoisie n'a plus besoin de reproduire le prolétariat comme un « compromis fordiste », comme une force collective à qui l'on reconnaît un certain pouvoir dans les entreprises ainsi qu'un certain pouvoir dans le gouvernement parce que son pouvoir d'achat, son rôle de consommateur est devenu indispensable pour le développement capitaliste qui fait suite à la crise révolutionnaire des années 20. En effet, à cette époque, la production capitaliste qui devient plus intensive avec l'apparition de la chaîne de montage (fordisme) et l'organisation scientifique du travail (taylorisme) contraint les capitalistes à vendre une plus grande quantité de marchandises pour réaliser la transformation de la plus-value en capital additionnel. Pour ce faire, les classes capitalistes impérialistes sont donc historiquement contraintes – avec le fait de faire la guerre – d'intégrer la classe ouvrière non seulement dans la production mais aussi dans la consommation et finalement de prendre en charge la reproduction élargie du prolétariat (keynésianisme) sur leur propre territoire national. Il se crée alors une situation où pour boucler le cycle de valorisation du capital (capital/production de plus-value/marchandise/capital additionnel), les capitalistes doivent reconnaître la classe ouvrière comme un acteur formel dans le développement capitaliste de chaque nation. C'est cette situation qui permet aux syndicats et aux partis ouvriers de devenir un interlocuteur puissant face aux capitalistes et par conséquent, permet au prolétariat d'être reconnu comme classe ouvrière à l'intérieur de la reproduction du capital. C'est aussi cette situation qui permet aux régimes fascistes de s'imposer dans quelques pays non négligeables géopolitiquement. Mais cette nécessité pour le capital d'intégrer la reproduction du prolétariat dans sa propre reproduction sur la base d'une reconnaissance de la classe du travail en tant que classe organisée syndicalement et politiquement sur un air national est historiquement un « compromis » que les capitalistes confronteront et démantèleront lors de la crise des années 60-70, et cette restructuration aura pour but de dépasser les limites que ce « compromis » aura cumulé depuis la fin de la guerre. Maintenant que ce « compromis » n'est plus nécessaire, la reproduction du prolétariat à l'intérieure de la reproduction du capital n'a plus besoin de confirmer aucune identité de classe, aucun pouvoir ouvrier, aucune base sur laquelle les prolétaires peuvent s'organiser pour faire face au capital et construire contre le capital une période de transition vers le communisme. Cette époque – ce cycle de luttes – est définitivement éteinte.

7. La communisation est le produit d'un nouveau cycle de luttes qui pose l'identité de la reproduction des classes comme une contrainte qui apparaît dans l'activité révolutionnaire du prolétariat. Étant entendu que la reproduction du capital – qui implique nécessairement la reproduction du prolétariat comme force de travail toujours disponible face au moyen de production – ne confirme plus aucune identité de classe faisant obstacle à la reproduction d'ensemble de son procès d'exploitation, il en résulte que la vie du prolétaire, tout ce qu'il est comme classe, est devenu en soi reproduction du capital mais comme quelque chose qui lui fait face, qui lui est étranger, qui le divise en permanence. La majorité des prolétaires ne s'identifient plus à leur classe comme à quelque chose de propre mais comme une contrainte extérieure, une obligation sociale pour gagner de quoi vivre... les insurrectionalistes n'y échappent pas, même si parfois ils y croient. La contrainte n'est pas quelque chose à laquelle on échappe par choix mais plutôt ce qui apparaît dans la lutte quand les prolétaires en viennent à poser leurs propres activités – ce qu'ils sont comme classe du travail face et contre le capital – comme quelque chose qu'ils doivent remettre en cause et dépasser, pour la simple raison que la lutte est le seul moment où se produisent les écarts qui permettent de parler de la reproduction du prolétariat comme d'une contrainte. Ce sont les luttes qui sont théoriciennes. C'est dans les grèves suicidaires, la destruction des usines par ses ouvrières, le mouvement des chômeurs qui refusent de travailler, les étudiants qui ne revendiquent rien, les émeutes qui détruisent leur propre quartier et j'en passe... qu'apparaît la reproduction du prolétariat comme limite de la lutte, comme contrainte à dépasser, pas dans une pratique qui s'autonomise des luttes pour se faire voir comme « écart ».

8. Il y a un rapport entre les émeutes et le courant insurrectionaliste qui permet à ce courant de se trouver une niche où exister. Mais pour arriver à ce rapport, il faut voir en quoi le contenu de l'émeute n'est pas tant dans la situation particulière qui la provoque et la situe dans un lieu et un tort précis mais dans l'époque où s'inscrit cette situation particulière et qui fait qu'une émeute – au même titre qu'une grève – produit une théorie spécifique à cette époque. Le contenu actuel de l'émeute se trouve dans l'identité de la reproduction du prolétariat à l'intérieure de la reproduction du capital comme procès d'exploitation. L'émeute, au moment où la reproduction du capital ne reproduit plus aucune identité de classe, est beaucoup plus adéquate quand se manifeste une révolte collective qui concerne tous les aspects de la vie, où toute l'existence du prolétariat en tant que classe fait face aux prolétaires révoltés comme des contraintes matérielles à détruire, comme des institutions corrompues à saccager, comme des symboles de sa propre misère à brûler. Les émeutes sont en quelques sortes une façon de faire la grève pour ceux et celles qui n'ont pas de lieu de travail comme élément rassembleur de leur colère. L'émeute est devenue un élément théorique du cycle de luttes présent parce que le cours quotidien de la lutte de classe ne passe plus seulement par la production mais par l'ensemble des catégories sociales qui reproduisent le prolétariat comme classe en rapport réciproque et contradictoire avec le capital. Cette théorie de l'émeute comme moment privilégié d'un assaut contre la société pour la simple raison qu'il concerne l'ensemble de la vie quotidienne a déjà été développé par les situationnistes et a suivi son cours jusqu'à aujourd'hui (voir la Téléologie délirante de la Bibliothèque des émeutes ainsi que les Tiququeries sur le Comité invisible et le Parti imaginaire). Mais une théorie sur l'émeute n'est pas une théorie sur la révolution. Sortie de son cours quotidien des luttes, l'émeute n'est rien. L'émeute en elle-même ne peut être cernée que sous le concept de « débordement » parce que temporairement l'ensemble des identités sociales sont suspendues, transformant temporairement ceux et celles qui font l'émeute en émeutiers qui s'attaquent aux conditions présentes; et je dis temporairement parce qu'en dehors de l'émeute ceux et celles qui la font retrouvent toujours la normalité de leurs conditions présentes et de leurs identités sociales. L'émeute n'a aucune permanence possible – pas plus que ce qui est vécu pendant l'émeute – mais dans ce cours laps de temps, la contrainte de la reproduction du prolétariat comme classe apparaît dans ce qui est détruit, mis à sac, brûlé, vandalisé... soit à peu près tout ce qui touche la vie des prolétaires dans leur misère quotidienne. Mais depuis décembre 2008, l'émeute comme théorie a atteint ses propres limites, le temps des

émeutes n'est déjà plus le même.

9. Le rapport qui unit mais sépare en même temps le courant insurrectionnaliste de l'émeute tient dans l'autonomie donnée au contenu de l'émeute : le fait « d'agir comme classe » et en même temps de remettre en cause cette « agir comme classe » à l'intérieure de l'activité de lutter face et contre le capital. Le courant insurrectionnaliste fait de la dynamique de ce cycle de luttes quelque chose qui lui est propre ou plutôt quelque chose qu'il est possible de reproduire à partir de certaines conditions objectives et subjectives. Ce qui apparaît dans la lutte : la reproduction du prolétariat comme une contrainte extérieure, ce courant le pose comme la contrainte de la société capitaliste devant laquelle la remise en cause de sa propre reproduction en tant que classe devient un choix individuelle entre participer à la société ou la combattre. Le problème avec cette position, c'est qu'elle se détache du cours de la lutte de classes, elle se pose elle-même face à la lutte comme l'écart en personne, « la communisation en acte », autrement dit les pratiques expérimentées et acquises jusqu'à maintenant dans des conditions déjà connues pour combattre la société deviennent le bagage d'expériences sur lequel ce courant fonde et définit sa propre existence comme la stratégie révolutionnaire adéquate à toutes situations. Ce n'est plus la lutte qui produit l'écart mais l'écart qui se porte au secours de la lutte; ce ne sont plus les individus prolétariés qui voit apparaître dans leur lutte contre le capital leur propre reproduction comme contrainte, posant ainsi ce qu'ils sont dans cette société et la société elle-même comme quelque chose qui doit être remis en cause et dépassé dans la communisation, mais des individus conscients de leur combat contre la société capitaliste qui, en dehors des luttes, pose cette société comme contrainte permanente et s'invente la possibilité de choisir individuellement, au quotidien, la remise en cause de cette société et de pratiquer immédiatement la communisation. Les insurrectionnalistes cherchent donc ni plus ni moins à recréer les conditions de l'émeute partout où il y a contestation. Dans l'époque actuelle où justement les luttes ont pour dynamique de créer des situations nouvelles qui exigent de dépasser ce qui justement a été accumulé comme acquis dans les expériences passées, ils espèrent retrouver ce qui est déjà connu de la révolte ou, plus avant-gardiste encore, faire en sorte que leur présence soit l'exemple en acte de l'émeute. Ce courant se revendique de la communisation en ritualisant l'émeute comme action directe : la casse, la confrontation avec la police, le pillage... ou encore en idéologisant l'émeute comme alternative : critique des identités sociales, négation de la propriété et de la légalité, expérimentation collective de nouveaux rapports entre les individus... pour finalement donner naissance à une identité reproductible et identifiable dans le cours quotidien de la lutte de classe : le courant insurrectionnaliste.

10. La meilleure expérience n'est-elle pas de savoir être attentif aux nouveautés qui s'offrent dans la lutte et de laisser derrière ce que nous fûmes. Si la revendication ne peut plus rien offrir de stable et permanent parce qu'il n'y a plus d'alternative à construire à partir de ce qui est déjà présent, cela ne veut pas dire que l'émeute devient la seule forme de lutte adéquate à ce cycle de luttes. C'est pourtant ce que semble finalement nous proposer le courant insurrectionnaliste lorsqu'il pose la révolution comme une pratique immédiate, hors de toutes luttes, de toutes transformation des circonstances. Mais cette position ne pourra plus tenir quand la montée des luttes prendra de cour et embarquera ce courant dans un mouvement de révolte plus large où la façon de se poser dans la lutte comme la « communisation en acte » sera remise en cause par le mouvement même. Le courant insurrectionnaliste est actuellement présent dans les luttes; il est probablement sur la ligne de front d'une barricade en feu; il discute, mange, prend position et rit avec ceux et celles qui bataillent avec lui; et c'est pourquoi ces positions existent mais elles sont aussi confrontés, débattus et parfois inadéquates à la situation; il sera finalement comme tout le monde dépassé par des théories nouvelles correspondant aux nouvelles situations – comme disait Malatesta – pour finalement lui-même abandonner ses vieux habits...

Pardons ! Vous n'auriez pas vu passer l'insurrection ?

Non ! Mais il y a l'émeute au coin de la rue, elle pourra sûrement vous renseigner sur la direction à

prendre pour la trouver.

### **Commentaires à ce qui précède :**

Avant d'être autre chose que « ce que nous fûmes », il y a ce que l'on est. Et dans ce que l'on est, il y a la vie qui parfois ne se satisfait pas de ce qui est et de ce que l' « on » nous fait être. Derrière le prolétaire, il y a la complexité de l'être humain dont l'existence tend à chaque instant à être toujours et davantage que ce qu'il est. La vie est une tension perpétuelle vers un au-delà d'elle-même, voici des propos quelque peu nietzschéen, n'en déplaise aux âmes sensibles... Il y a perpétuellement des choses qui petit à petit font leur travail de sape des certitudes qui fondent nos identités, les vérités sur lesquelles nous reposons nos démissions. Des « lignes de fuite » comme les appelait G. Deleuze.

Il y a un prolétariat qui fait face, de plus en plus dans ses luttes quotidiennes de classe, à son identité de classe en tant que limite, soit ! Mais il y a aussi une réalité qui est celle d'individus en qui la tension vers un au-delà d'eux-même se fait plus forte que l'enchaînement progressif et supposément inéluctable des luttes de classes tendant vers des limites contre lesquelles il est amené à implorer. Le saumon sait se faire plus fort que le cours du fleuve. Doit-on en vouloir au saumon de faire injure au fleuve ? Il n'est pas ici question de l'Homme et de Sa vérité intemporelle, de l'humanisme béat. Il est seulement question de la vie qui ne sait attendre...et c'est tant mieux qu'elle ne le fasse, sinon il ne resterait que la mort se cachant derrière le visage de ceux qui ne savent qu'attendre et juger. Mais les curés de la révolution adorent le travail en général, sont prisonniers de leur « bonne conscience ». Au nom de la connaissance (mais de quelle sainte vérité ?) ils se targuent de pouvoir signifier quand et surtout comment nous devrions laisser s'exprimer notre saine rage et enfin balancer par dessus bord nos vieux habits poussiéreux (quel a du être leur malaise après les émeutes de Paris du 14 mai 2013, comme celle de 2005 ? Les chiens et les porcs ont vite fait de nier le caractère social de l'émeute, il faut en rester au foot et à l'imbécillité qu'il génère ; et tous les autres de suivre, gênés).

Je ne pense pas qu'il y ait d' « identité reproductible et identifiable » à mettre en avant du cours des luttes mais plutôt une dynamique d'affrontement et d'auto-organisation qui tend à prouver que le « spectacle » peut être amené à ne plus savoir vraiment que faire face à un débordement de rage, sinon que montrer son seul et vrai visage : celui de la répression, de l'oppression, de la négation de la vie en même temps que de la violence (hormis celle de l'État, ça va de soi).

Et puis, pour peut-être dissiper une certaine naïveté du courant anarchiste insurrectionnaliste auquel l'analyse d'A.S. tend éventuellement à démontrer la teneur, voici un extrait de la brochure *La révolte incendiaire de novembre 2005 en France et l'hypothèse insurrectionnelle*, tirée de la revue internationale *À Corps perdu*, 2010 (sur le site A Tabula Rasa<sup>9</sup>) :

« La révolte de novembre 2005 en France ne nous laisse pourtant pas tout à fait orphelins, y compris si l'observation de la conflictualité – au moins en Europe – nous porte plutôt à parier sur une dissémination d'émeutes, c'est-à-dire sur un antagonisme privé de projectualité qui peut exploser dans n'importe quelle direction. Elle offre même une hypothèse précieuse aux analystes du réel les plus pessimistes : le négatif de la révolte n'a pas été entièrement rattrapé par ce que d'aucuns réduisent au nihilisme de la domination. Mieux, si l'explosion de novembre n'était pas l'exception qui confirme la règle mais l'expression encore balbutiante du retour d'une critique sociale radicale de tous les aspects de l'existant (le rêve en moins), il reste sérieusement envisageable, au moins ici, de penser œuvrer au sein du négatif en vue de maintenir et de partager nos rêves. Ce n'est pas le retour des Cosaques, mais un horizon qui reste accessible : celui d'une révolte diffuse qui pourrait peut-être se transformer en une forme d'insurrection encore inédite, si elle parvient à rencontrer suffisamment d'espace et de temps. Un espace et un temps que les anarchistes peuvent certainement contribuer à approfondir s'ils ne renoncent ni à leur éthique

9 <http://www.atubularasa.org/lib/la-revolte-incendiaire-de-novembre-2005-en-france-et-l-hypothese-insurrectionnelle-fr>

individuelle face à des situations de révolte toujours plus ambiguës, ni à leur projectualité au nom de la complexité des formes actuelles de la domination. »

Nul besoin d'anarchistes pour disséminer les émeutes ; pour cela il ne suffit « que » du cours dégradant de cette société. La question est bel et bien, aussi dirais-je, de penser et d'agir pour que celles-ci puisse devenir un terreau fertile à nos désirs d'expérimenter une autre vie, pleine de sens, de dangers, de conflits et d'espoirs. Et alors là, et là seulement, l'émeute pourra paraître pour ce qu'elle est : un moyen, un outil de lutte parmi d'autres afin de permettre l'initiative au niveau de tous les aspects de la reproduction de la vie, et de la transformation par eux-même des individus embarqués dans cette aventure. Prolonger les révoltes vers des « autres chose », des devenir incertains, des rivages inconnus. Il y a là désormais de profondes réflexions à mener ensemble par rapport aux émeutes qui, à travers le monde, ponctuent le cours actuel du capital et de son monde. La question n'est d'ailleurs plus de savoir comment en être, comment « intervenir », parce que nous y sommes et que nous en sommes d'une façon ou d'une autre. Donner du sens à une rupture qui se fait jour... Après, la méthode, elle saura sinon s'imposer d'elle-même, du moins émerger des expériences des échecs passés, et cela hors des directoires funestes, aux qualificatifs prétentieux de révolutionnaires, qui désirent tant nous « guider » pour mieux nous renvoyer à nos machines et casseroles.





*Éditions À l'abordage*

*Juin 2013*

*Ce texte n'a pas été écrit dans le but de faire une XIème démonstration d'une prétendue inconséquence du courant anarchiste insurrectionnaliste face à la raison, la cohérence ou la vision adéquate qui seraient les signes de tout autre attitude théorique et pratique, comme pourrait être celle du courant communiste selon une certaine interprétation de celle-ci. C'est même tout l'inverse. Ou tout du moins, il ne s'agit pas d'opposer ces deux théories et pratiques révolutionnaires, mais au contraire de tâcher de reconnaître en elles, malgré leurs différences, ce qui en fait des expressions typiques du cycle des luttes actuelles dans la conjoncture particulière des contradictions de la société du capital dans notre époque. Il s'agit donc par là d'orienter la critique sur ce qui les rapproche plutôt que sur ce qui les oppose...*